

Les fantomes parlent aux vivants

©Axel Léotard pour Corridor Éléphant. 2013

« Un jour », spectacle présenté par Massimo Furlan et Claire de Ribeauvillé pourrait paraître comme une histoire à dormir debout, sans queue ni tête : des morts parlent aux vivants et ces derniers leurs répondent.

Le projet de cette réalisation est né lors d'une rencontre avec Jane Birkin, d'une série de discussions autour des disparus, et de leurs fantômes, des relations que nous continuons de construire avec eux. Le résultat étonne : il y a un renversement. Il s'agit du renversement de la relation unilatérale du vivant en direction du mort. Il y a des gestes des morts envers les vivants : les morts émettent des signes, ils suscitent des récits, ils induisent des actions.

Cela n'est pas une simple métaphore du fait même que la mise en scène privilégie le langage visuel. Cela questionne l'identité humaine : les acteurs passent d'un état à un autre, comme en transes, possédés, du mort vers le vivant, du vivant vers le mort.

Le nouveau se situe sur cette accroche : le transfert, dans l'orientation psychanalytique du terme, vient du mort et les passages s'organisent à partir de là. La mort pourrait être mise comme paradigme de la fonction du concept moteur de « trou ». La mort fait trou : nul ne peut dire ce qu'est la mort qui est irreprésentable. La mort fait trou dans la relation d'amour ainsi que dans le savoir humain. Elle fait, pour les proches, « troumatisme », pour reprendre l'équivoque portée par le psychanalyste Jacques Lacan. D'une certaine façon, il ne peut être produit qu'un bafouillage et si nous considérons avec Freud que les artistes apprennent aux psychanalystes par leur création, il apparaît que « Un jour » rentre en écho avec cette proposition.

Ce qui se transmet de cette pièce part bien du mort qui fait trou dans l'affect, dans le savoir, dans l'ordre chronologique des souvenirs du vivant. A partir de ce trou, dans les passages subtils d'un état à un autre état, se dénouent puis se nouent des matières qui font l'être humain.

Toute cette dynamique du mouvement humain se manifeste dans cette dramaturgie qu'est « Un jour » Dès la première scène, se place la topologie créatrice : la lumière lève un flou de l'image sur la scène puis s'articulent aux images, du son puis des corps. Ainsi se dévoile l'ordre de toute identité humaine, cet ordre est un nouage entre l'image, le mot et le corps et dans ce nouage prime l'image, ce qui donne tout l'importance au langage visuel qui domine la scénographie, et devient l'élément qui marque et se transmet. C'est ce nouage qui fait tenir un être humain et pour que cela tienne il faut que les mots par le visuel fassent vibrer, consonner le corps. Et ici nous partons du primat du fantôme, de l'être humain fantôme, qui rejoint dans son étymologie grecque le primat de l'apparition et de la vision. Nous avons ainsi la fabrication d'un fantôme en direct et nous pouvons qualifier ce fantôme de transférentiel. Il y a fabrication d'un fantôme transférentiel. Ce fantôme n'est pas seul, un fantôme tout seul cela n'existe pas, de même qu'un bébé tout seul cela n'existe pas.

C'est ici que le travail scénographique et dramaturgique prend toute son ampleur. Il s'agit dans le transfert de relier l'individuel et le collectif. Il est mis en scène dans la dialectique du style « apparition/disparition » un certain nombre d'états personnels, des acteurs semblent isolés et produisent leur création personnelle dans une jouissance narcissique individuelle. Ces répétitions et dénouages sans ordre chronologique repérable marquent le moment du « pas-de-sens » et du chaos. Le trou apparaît dans la forme scénique et ce qui est remarquable est qu'au moment décisif où le pas-de-sens est à son acmé, un transfert vers une unité, vers le Un se fabrique. Dans la succession des rabaissements et des élévarions qui nouent, l'image, le corps et les mots, une élévation vient dominer la scène. Une femme organise les drapés. Cette femme que l'actrice coréenne Sun-He Hur représente vient donner une autre signification que la signification occidentale. Les Chamans en Corée sont des femmes et se nomment Mudang. Ce phénomène concerne bien le passage d'un état à un autre et les Mudangs, effectuant une danse, le Kut, entrent en transe chamanique et cela leur permet d'entrer en contact avec les esprits. Il est à noter que depuis le début des années 1970, beaucoup d'hommes veulent devenir Mudang, femmes donc.

Si nous considérons qu'une mort est un acte qui produit un trou et qu'à partir de là il y a des oscillations, des poussées en sens contraires, des ambiguïtés, le spectacle « Un jour » nous enseigne aussi sur ce qui produit un objet artistique et que cela peut être l'effet transférentiel de la rencontre avec un mort. Dans ce passage d'un état à un autre, dans ce transfert d'un état à un autre, peut naître un artiste.

Le témoignage d'une autre artiste coréenne qui vit en France, Eun Young Lee Park, nous éclaire également. Artiste plasticienne, fascinée par le monde invisible, sa démarche artistique trouve son fondement dans le traumatisme qu'a subi la société médiatique. Reprenant les mots du philosophe Jean Baudrillard, « Dieu n'est pas mort, il est devenu hyper réalité » elle indique que l'hyper réalité divine des images interagit entre l'illusion et le réel. Elle dépend de la valeur-signe de la consommation dans la communication virtuelle qui nous trace une impression psychique.

Eun Young Lee Park nous donne ici même la description lumineuse du fantôme moderne qui se noue à la propagande médiatique et politique.

Elle nous donne la clef qui concerne la jouissance de l'œil : « Notre œil est une instance sensorielle de rencontre de l'un et de l'autre tel un lieu de jonction entre le corps et l'esprit, l'intérieur et l'extérieur, qui m'évoque une construction mystérieuse ».

La perception visuelle de l'image politique de l'explosion de la bombe nucléaire à Hiroshima l'a conduit à cette réflexion qui concerne le passage d'un état à un autre état simultanément : l'ubiquité, parce que ces images lui laissent pénétrer son état de douleur, cet état qui croise l'horreur et la terreur avec la jubilation de la beauté de la forme de l'explosion. Cet état se laisse venir, ce qui correspond donc, dans un registre artistique différent et avec une autre finalité, à la démarche entreprise par Massimo Furlan et Claire de Ribaupierre concernant la douleur du deuil et le laisser venir le fantôme.

Ce dernier, Eun Young Lee Park l'évoque de façon très poétique et créatrice dans la genèse de ce qui la marque et qu'elle identifie du terme de « Terreur jubilatoire ». Elle évoque le souvenir qui a fait naître chez elle, ce terme si lumineux et créatif pour les artistes, les philosophes, les psychanalystes de terreur jubilatoire. Enfant, elle a vu son grand-père en train de mourir de vieillesse et la mélodie d'invocation bouddhiste commandée pour la circonstance par sa grand-mère a alors résonné mystérieusement : elle a assisté à la mort de son grand-père dans une ambiance vraiment étrange pour elle « C'était une terreur jubilatoire ».

Massimo Furlan et Claire de Ribaupierre ont le projet d'explorer dans leur création théâtrale la situation de porosité entre les morts et les vivants, leur réunion dans des interstices – les espaces moins éclairés des songes, des rêveries.

Pour Eun Young Lee Park les images de la bombe nucléaire lui laissent pénétrer son souvenir de la douleur et cette expérience lui permet de sentir spontanément quelque chose de l'intersticiel qui la dirige ailleurs.

Cet intersticiel ainsi défini et qui produit une œuvre sublime chez l'artiste plasticienne coréenne, est donc le lieu de la création artistique qui ne se laisse pas enfermer dans un schéma préétabli comme dans « Un jour ». Cela concerne le lieu précis de la disparition, du fading, de l'aphanisis et du souvenir de la douleur ainsi subverti et porté à l'Aufhebung.

Hervé Hubert

Hervé Hubert, Psychiatre, Psychanalyste, Praticien Hospitalier, Chef de Service